Master Negative Storage Number

OCI00084.03

Le facétieux réveille-matin, ou, Nouveau choix de bon mots

Epinal

[18--?]

Reel: 84 Title: 3

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI84.03

Control Number: AER-8245
OCLC Number : 31352395
Call Number : W PN970.F7 FACEx
Title : Le facétieux réveille-matin, ou, Nouveau choix de bons mots, contes a rire, pensées ingénieuses, recontes plaisantes, aventures comiques, facéties agréables, historiettes galantes, etc., etc.
Edition : Nouv. éd.
Imprint : Epinal : Chez Pellerin, [18--?]
Format : 60 p. ; 17 cm.
Subject : French wit and humor.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/21/94
Camera Operator: RT

LE FACÉTIEUX

RÉVEILLE-MATIN.

LE FACÉTIEUX
RÉVEILLE-MATIN,

OU

NOUVEAU CHOIX DE BONS MOTS,

CONTES A RIRE,

PENSÉES INGÉNIEUSES, RENCONTRES PLAISANTES,
AVENTURES COMIQUES, FACÉTIES AGRÉABLES,
HISTORIETTES GALANTES, ETC., ETC.

NOUVELLE ÉDITION.

A ÉPINAL,
CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

White PN 970.F7 FACEX

MAR 27 1919

LE FACÉTIEUX

RÉVEILLE-MATIN.

Enseigne trouvée dans un village de Champagne.

Barbié, perruquer, sirurgien, clair de la paroisse, maître de colle, maraischal, aquoucheur, charcuitier et marchant de couleure; rase pour un sout, coupe les jeveux pour deu soux, et poudre et pomade par desut le marchai les jeunes demoisel jauliment élevé, allument lampe à lanné ou par cartier. Les gentilshomme apprainent ossi leur langue de grand'maire de la manière la plus propre : on prant grand soins de leurs mœurt, il anseigne les devoirs de bon sitoyen aux jeunes garson, et montre les droits de l'ome au jeune fille; anseigne l'autographe et à épeler, il apprand à janter le plin-champ, et férer les chevo de min de mètre. Il fait et racomode ossi les bote et souyés; anseigne le hotbois et la guinbarde; coupe les corps et pin les anseigne de boutike; segne et met les vessie-catoire au plus bas prit. Il repace les rasoir, purge et donne des laveman à un sout la piesse; anseigne aux logit les coutiyon et otre dance de caractaires, la friquassée, etc. Vent en gros et en détaille lais parfumeries dent toute sai bransse; sir à décroter, arent salé, pin des pisse, brosse à froté, souricière de fille de richal et otre confi-

ture; racine cordialle, pome de taire, aricos blanc, socisse et étrille, biaire, ruban de fille et otre comestibles.

Nota benet. Il tient ossi autel garnit, ton les chien, coup les chat, coup les oreil des karlins, et de ceux qui lui donneron lheur pratike; et va en ville en lui écrivant d'avance par la payste, et en afranssisant la laite.

D'un voleur qui s'introduit dans la chambre de l'abbé de Molière.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte.—Qui va là? — Ouvrez. — Il tire un cordon, et la porte s'ouvre; l'abbé de Molière ne regardant point: Qui êtes-vous? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent? — Oui, de l'argent. — Ah! j'entends, vous êtes un voleur? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut : eh bien! cherchez là-dedans (il tend le cou et présente un des côtés de la culotte); le voleur fouille. — Eh bien! il n'y a pas d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clef. — Eh bien! cette clef? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire, ouvrez. Le voleur met la clef à un tiroir.—Laissez donc, ne dérangez pas; ce sont mes papiers; à l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le

voilà. — Eh bien! prenez; fermez donc le tiroir. Le voleur s'enfuit. — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu! il laisse la porte ouverte!..... Quel chien de voleur! il faut que je me lève par le froid qu'il fait : maudit voleur! L'abbé saute du lit, va fermer la porte, et revient se mettre à son travail.

La princesse de Brunswick.

La princesse de Brunswick, peu de temps après que son mariage avec le prince de Prusse eut été dissous, fit venir divers ouvrages de mode de France; ces marchandises devaient payer un droit considérable à Stettin, où elle était retirée: le commis préposé au recouvrement de l'impôt, les arrêta, en déclarant qu'il ne les délivrerait qu'en recevant les droits qui étaient dûs. La princesse les fit demander plusieurs fois, et reçut toujours la même réponse; elle lui fit dire enfin un jour de les apporter lui-même, et de recevoir en même temps l'impôt. Il obéit, et ne fut pas plutôt entré dans l'appartement de la princesse, qu'elle courut à lui, lui arracha sa boîte, lui appliqua trois ou quatre soufflets, le poussa hors de sa chambre, et ferma la porte sur lui. Le commis, outré de ce traitement, se hâta de dresser un mémoire dans lequel il instruisit le roi de ce qui s'était passé, de l'affront qu'il avait reçu et du déshonneur dont il se croyait couvert. Le roi ayant lu ce mémoire, y répondit ainsi :

« La perte de l'impôt est pour mon compte, les marchandises resteront à la princesse, les soufflets à celui qui les a reçus. Quant aux déshonneur supposé, je l'efface à la requête du plaignant, il est nul de fait; car la belle main d'une jolie femme ne saurait imprimer aucun déshonneur sur la face d'un commis des douanes. »

FRÉDÉRIC.

LETTRE D'ATTRAPE.

Département du Bas-Rhin, ce....

Mon cher ami, tu me demandes des nouvelles. Je te dirai que tous les ennemis ont enfin *évacué*, non sans avoir beaucoup *souffert*, et après cinq jours de *tranchées;* mais pendant la guerre, le bourgeois n'est pas aussi heureux que le militaire; c'est ce qui fait que tout le monde est *très-resserré*. Pour moi je *ne fais* plus rien du tout : tu vois combien c'est *dur*. Ce qui ne donne d'autant plus d'inquiétude, c'est que j'ai vendu jusqu'à ma *garde-robe*. Tous mes amis m'ont conseillé *d'aller* à Paris, en me disant qu'on y trouve beaucoup de *commodités* dans tous les genres, et qu'en se *remuant* un peu, on finit toujours par *faire quelque chose*. Je vois bien que je serai forcé d'en venir là. J'attends *la foire* avec impatience : si elle est bonne, c'est le seul *cas* qui puisse me tirer d'embarras : autrement je te prierai de m'arrêter un *cabinet* qui soit *propre et commode pour mon état;* et comme je ne peux pas me donner toutes mes *aisances*, je me contenterai d'être *sur le derrière*. J'ai bien

peu d'argent; mais je tâcherai d'avoir du *papier* qui me sera très-utile dans mes *pressans besoins*. Je t'en dirai *plus long* quand je serai sur les *lieux* : tu verras quelle est ma *position*, et tu *sentiras* que pour en sortir, je fis tant *d'efforts que je pus*. Pour toi, ne te *relâche* point, écris-moi toujours. Tu me dis que tu te portes mieux qu'en revenant de l'Italie, *l'air du Pô* t'a fait grand bien; enfin, que tu es soulagé : j'en suis charmé. Si j'avais eu *bon nez*, je serais parti avec toi : j'avais alors de la *facilité*, et je serais *allé* tout comme un autre; au lieu qu'à présent je ne suis plus *libre*. J'ai eu pourtant un instant d'espoir, car il m'est venu quelques *vents des préliminaires de paix*; mais ils n'ont pas eu de *suite*. Cependant, pour avoir *trop été* dans le malheur, je n'ai pas oublié ce que je te dois : tu peux compter qu'à Paris, si je viens *à percer*, le peu que *je ferai*, *après mes nécessités*, sera pour toi. Je te prie de ne rien *éventer* de tout ceci. Je partirai dans le milieu de *la courante*, c'est-à-dire, sur la fin de *ventôse*. Si, d'ici à cette époque, mes moyens ne me permettent pas de *faire* raccommoder *ma chaise*, qui est gâtée depuis quelque temps, je prendrai *un bidet* jusqu'à Versailles, où je veux passer pour examiner la forme de *quelques bassins*; et là, je pourrai me mettre plus à *mon aise*, en prenant le *pot de chambre* jusqu'à Paris.

Je suis avec la plus *étroite amitié*, et le plus *entier dévouement*, etc.

D'un garçon apothicaire qui donna un lavement au cardinal de Richelieu.

Le cardinal de Richelieu, tourmenté de la colique, et son apothicaire étant très-malade, celui-ci envoya son premier garçon pour administrer au cardinal le remède dont il avait besoin, en lui recommandant surtout de ne pas oublier de parler toujours d'éminence. Ce compagnon trouvant de la difficulté à introduire la canule : S'il plaisait à votre éminence, dit-il au ministre, de l'introduire elle-même, je risquerais moins de la blesser; attendu que votre éminence a deux éminentissimes qui empêchent l'entrée du canon dans son lieu. Allez, mon ami, dit le cardinal en éclatant de rire, allez assurer votre maître que vous êtes aussi mauvais orateur que mauvais opérateur.

Le chanteur italien.

Guadigni, chanteur italien, était aussi célèbre par son orgueil que par ses talens. Ils lui procurèrent de grandes richesses, et son orgueil lui attira parfois des mortifications douloureuses. Voici ce qui lui arriva à Parme :

Le duc, qui l'aimait, avait vanté sa voix et son intelligence à deux seigneurs français, venus depuis peu à la cour. Il engagea Guadigni à justifier ses éloges et sa réputation; mais celui-ci, qui n'aimait pas les Français, avait juré de ne rien faire pour eux. Il chanta mal, et joua détestablement : un rhume lui servit de prétexte. Le duc lui donna six jours, au bout desquels il

renouvela ses instances, et Guadigni reproduisit la même humeur. Nouveau délai lui fut accordé, et le jour pris pour chanter à un concert, Guadigni partit pour la chasse, et ne parut point au château. Fatigué de cette insolence, le duc fit mettre le chanteur en prison, avec ordre de le nourrir au pain et à l'eau. Ce régime déplut fort à Guadigni, qui était encore plus gourmand qu'obstiné. On lui servit alors dans sa prison un très-bon repas, et un officier eut ordre de lui tenir compagnie. Au moment où le prisonnier affamé allait se jeter sur les mets succulens dont il était privé depuis plusieurs jours : Doucement, monsieur, lui dit l'officier, j'ai ordre de ne vous laisser manger que lorsque vous aurez chanté. — Comment, chanter? je suis mort de faim. — Cela m'est égal ; vous ne mangerez qu'après avoir chanté. Guadigni chanta. L'officier voulut ensuite se retirer. — Vous me quittez? — Oui, j'ai trois grands coquins à pendre ce soir. — Quoi! vous seriez?..... — Le bourreau ; oui, monsieur, vous n'avez pas voulu chanter à la prière du duc, vous avec chanté pour le bourreau. Cette punition singulière fut bientôt rendue publique ; et Guadigni, remis en liberté, fut obligé d'aller cacher sa honte loin de l'Italie.

D'un charcutier et d'un cochon.

Un cochon fort gras et fort méchant désolait un charcutier de Paris, qui résolut de s'en débarrasser en le tuant. En conséquence de son projet, il attacha l'animal à l'un des barreaux du

soupirail de sa cave, et alla chercher son grand couteau pour lui couper le cou. Pendant ce temps-là le cochon rompit le lien qui le retenait, se sauva dans une rue voisine, entra dans une allée, et monta jusqu'au troisième étage; il trouva la porte d'une chambre ouverte, dans laquelle demeurait une vieille femme, qui venait d'en sortir pour aller chercher du feu chez sa voisine. Le cochon pénétra dans cette chambre, découvrit derrière la porte un panier plein d'ordures, et comme il s'amusait à y fouiller, en se démenant il fit fermer la porte. La bonne femme revenant sur ces entrefaites, fut très-surprise de trouver sa porte fermée, dont elle avait la clef sur sa table. Comme elle entendait un certain bruit, elle cria qu'on lui ouvrit; le cochon se mit alors à grogner, et elle crut qu'on lui répondait non. Saisie de frayeur, elle s'imagina qu'il y avait un voleur dans son appartement, et courut chercher le commissaire et la garde. L'officier de police demanda à son tour qu'on lui ouvrît; le cochon recommença à grogner, et tous les auditeurs crurent qu'on leur répondait non. Aussitôt la porte est enfoncée de par le roi; le cochon effrayé veut se sauver, passe entre les jambes du commissaire, s'embarrasse dans sa robe, et roule avec lui, ainsi qu'avec les soldats qui le suivaient, sur tous les escaliers; il se dépêtre enfin de sa longue robe noire, s'enfuit à toutes jambes dans la rue, faisant des cris affreux, laissant l'officier de police et les soldats persuadés qu'un million de diables venaient de leur faire faire une furieuse culbute.

D'un fermier à qui on persuada qu'il était couché avec le bourreau.

Un paysan entrant dans une auberge, n'y trouva plus qu'un lit, qu'il croyait occuper seul, parce qu'il était fort tard; mais un moment après, un fermier, ami de son hôte, étant entré, il ne put refuser de partager son lit avec lui, ce qui lui fit beaucoup de peine. Avant que de s'endormir, ils s'entretinrent long-temps, et le dernier venu voulant faire connaissance, demanda au premier son nom et ses fonctions; celui-ci profitant d'une occasion si favorable, le pria de le dispenser de répondre à ses questions; et après avoir affecté beaucoup de répugnance à avouer ce qu'il était, dit enfin qu'il était le bourreau de Meaux. Comment, vous êtes le bourreau! répondit l'autre tout effrayé. A votre service, répliqua-t-il, je pendis hier à Meaux un homme qui avait volé ici, et j'en apporte dans un sac la tête que je planterai demain dans le marché. Le fermier, hors de lui-même, sort du lit, ne prenant que sa culotte pour fuir plus vite. Il éveille son hôte, faisant grand bruit, et se plaignant de ce qu'on l'avait fait coucher avec le bourreau. L'hôte, très-mécontent de ce qu'il troublait son sommeil, lui dit qu'il se moquait. Oh! oui, je me moque, répondit l'autre; allez voir s'il n'a pas dans un sac la tête d'un pendu, pour la planter demain dans le marché. L'hôte, qui avait de l'esprit, se doutant bien que le prétendu bourreau avait profité de la simplicité du fermier pour dormir plus à son aise, monta à sa chambre, et le trouvant qu'il riait encore, il rit avec lui. Ils convin-

rent ensuite de le désabuser ; mais quelque chose qu'on pût lui dire, il fut toujours persuadé que c'était le bourreau, et ne voulut point monter, aimant mieux aller coucher à l'écurie, sur la paille, et l'autre s'en trouva mieux.

Le ridicule.

Une femme avait perdu son ridicule, elle voulait le faire afficher. — N'en faites rien, lui dit son mari, il vous en restera toujours assez.

Plaisant tour fait à des cordonniers qui passaient la nuit à travailler.

La veille d'une bonne fête, un maître cordonnier des plus fameux de la ville, faisait veiller ses gens, et les priait de diligenter, avec promesse de les faire boire. Comme il disait cela, une troupe d'éveillés passait, l'un desquels entendit la promesse du cordonnier : Morbleu, dit-il à ses camarades, ce cordonnier-ci promet à boire à ses gens, mais moi je veux leur faire boire d'une liqueur fort suave et odoriférante. Et sans tarder, s'en fut querir un soufflet qu'il décloua par le haut, puis s'accroupit en pleine rue, l'emplit de matière fécale, et le recloua. En cette sorte, il appointe son soufflet à un endroit assez mal joint, et ainsi leur versait doucement à boire du vent de son soufflet ; ce parfum se répandant peu à peu par toute la boutique, les frappa droit au nez. Les compagnons pensaient que ce fût leur maître, et n'osaient parler, sinon qu'ils disaient tout bas que cette boisson

n'était pas trop excellente, puis se mettaient à rire. Le maître, qui jusqu'alors n'avait rien dit, sentait de plus en plus les exhalaisons, et se tournant de colère vers un qui était auprès de lui : Va-t-en, lui dit-il, plus loin, puant que tu es. L'autre, s'excusant, lui répartit, qu'à la vérité il sentait mauvais, mais que ce n'était pas lui; les autres en dirent de même : chacun s'excuse de son côté. Celui-ci qui s'était un peu arrêté, recommença son jeu, et se mit à souffler comme auparavant, jusqu'à ce que le maître cordonnier ne pouvant plus supporter un tel goût, se retira dans sa salle, injuriant ses compagnons. D'autre part, les compagnons s'accusant les uns les autres, vinrent des paroles aux injures, des injures aux mains, et commencèrent à se battre; ils mettaient tout en œuvre; les formes, les souliers et les tire-pieds n'y étaient pas épargnés; c'était un plaisir de voir tout ce beau tintamare. Le maître, voulant faire la paix, fut frappé d'une tenaille à la tête; la bataille s'échauffa, et quelques voisins accoururent à ce bruit, disant qu'ils étaient ivres et hors de sens, de faire une telle vie la veille d'une si bonne fête; mais ils ne furent pas plutôt entrés, que ce nectar les prit au nez, et ils furent contraints de se retirer, pour la grande puanteur qu'ils sentaient, sans se mettre davantage en peine du débat des cordonniers, qu'ils laissèrent se battre à volonté.

Les perruques volantes.

A la répétition de l'opéra comique *les fêtes publiques*, mademoiselle S...., connue sous le

nom de *Mamie Babichon*, s'étant glissée derrière le banc des musiciens, rangés sur une ligne de l'orchestre, attacha avec adresse des hameçons qui se réunissaient à un fil de rappel fixé à une des troisièmes loges.

Mamie Babichon monte au troisième, et attend avec impatience le signal de l'ouverture. Au premier coup d'archet, la toile se lève, en même temps les perruques s'envolent : grande surprise, grands éclats de rire. On cherche l'auteur de cette espièglerie ; un grave musicien, qui présidait à la répétition, veut en avoir raison. Cependant la jeune espiègle avait eu le temps de descendre, elle s'était placée auprès du plaignant, et criait plus fort que lui. Mais elle fut bientôt reconnue à son air hypocrite et malin ; elle avoua sa faute, et s'adressant au sermoneur : Hélas! monsieur, lui dit-elle, je vous prie de me pardonner : c'est un effet de l'antipathie insurmontable que j'ai pour les perruques, et même dans ce moment, malgré le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de me jeter sur la vôtre : ce qu'elle fit en prenant la fuite aussitôt.

Tous les musiciens, courroucés de cette injure, tiennent conseil, et forment la résolution de venger l'honneur des têtes à perruques.

On porte plainte : Babichon fut mandée devant un commissaire : elle parut en riant, et raconta si plaisamment son histoire, que le juge, l'accusée, les accusateurs et les auditeurs étouffèrent de rire, et terminèrent gaîment ce procès burlesque.

Le pendu et le juge

(La scène se passe en Hongrie.)

Le Greffier, lisant la sentence. — Attendu que Frantz Kuttinger, Paul Brulmann et George Dikmer sont convaincus d'avoir plusieurs fois, sur la grande route, prié les voyageurs de leur prêter leurs bourses et leurs montres, les condamnons à être pendus par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive.... Attendu...

Frantz. — C'est bon, c'est bon, bavard..., en voilà bien assez; le reste ne nous inquiète guère, pendez-nous tout de suite et que ça finisse.

Le Greffier, présidant à l'exécution. — A la bonne heure, en voilà un qui sait ce que c'est que de vivre.

Paul. — En tout cas, il ne le saura pas longtemps.

Le Greffier. — Allons, tais-toi, mutin... Je te reconnais, c'est toi qui as fait le méchant pendant tout le cours du procès...; aussi tu seras pendu le dernier.

Paul. — Est-il méchant, monsieur le greffier! Dites donc, vous autres?...

George. — Paul, tais-toi, et laisse-nous mourir en paix.

Paul. — Vous êtes bons enfans, vous... Tiens, au fait, puisque je passerai le dernier, je veux m'en donner pour mon argent.... Dites donc... eh!...

Le Greffier. Est-ce à moi qu'il parle, ce mauvais garnement?

Paul. — Et à qui donc, s'il vous plaît!... Écoutez un peu, pendant qu'on accroche mes collègues

le plus proprement possible, il faut que je vous pousse un petit argument *ad hominem*.... Vous dites donc, mon ancien, que nous sommes des voleurs...

Le Juge. — Impertinent !..... Et qu'êtes-vous donc ?

Paul. — Nous sommes des voleurs, d'accord...; mais si on pendait tous ceux qui pullulent, mon cher monsieur, il n'y aurait ni assez de juges, ni assez de bourreaux... La moitié du monde vole l'autre, et il en a toujours été ainsi depuis que le monde est en société..., et nous autres, parce que nous faisons le métier franchement, nous sommes des parias, et quand nous sommes pris, nous payons pour tous.

Le Greffier. — Mon ami, vous déraisonnez, on voit bien que vous n'êtes pas jurisconsulte...; votre métier en ce moment est d'être pendu... Laissez-vous donc tranquillement faire justice, aussi bien voilà vos camarades qui sont expédiés, et c'est à votre tour.

Paul. — Elle est joliment équitable votre justice..., votre balance est à peu près aussi juste que la balance d'un marchand de sel en gros.

Le Greffier. — Ah ! mon ami, mon ami, vous insultez notre robe, et, malgré tout l'intérêt que je vous porte, je suis forcé de vous faire corriger... Gardes, descendez cet homme de l'échelle, et qu'on lui administre un calmant de cinquante coups de bâton.

Paul. — Comment, avant d'être pendu.

Le Greffier. — Eh ! mon ami, à quoi cela servirait-il si je vous les faisais donner après... Allons, gardes, en avant la schlague ! (*On couche le*

voleur sur le ventre, et on lui administre en mesure cinquante coups de bâton.)

Paul. — Aïe ! aïe ! aïe !

Le Greffier. — Ah ! ah ! raisonneur, ça vous apprendra à être plus honnête une autre fois.... A présent, messieurs de la hart, faites votre respectable office. (*Le patient, accablé des coups qu'il a reçus, est porté au haut de l'échelle, et on le pend sans qu'il souffle un mot.*)

Le Greffier. — Voyez-vous comme il s'est laissé faire tranquillement... Vive la fermeté pour apprendre à vivre aux gens... Ceci vous prouvera à vous tous qui m'écoutez, et surtout vous, jeunes gens, qui pouvez devenir mauvais garnemens, la vérité de ce vieil adage bourgeois, qui dit que, quand on ne peut faire autrement que d'être pendu, il faut se montrer aimable et gentil jusqu'à la potence.

L'officier gascon.

Un officier gascon ayant été condamné à mort pour s'être battu en duel, demanda sa grâce à son général, qui la lui refusa. Comme le gascon vit bien qu'il n'y avait en effet rien à espérer de ce côté, il imagina un expédient, et dit au général : Puisque c'est absolument votre volonté, puis-je du moins espérer, mon général, que vous me rendrez un service après ma mort ? Tout ce que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas de payer tes dettes, de faire du mal à quelqu'un, ou quelqu'autre chose semblable. — M'en donnez-vous votre parole ? — Oui, pourvu que ce soit possible. — C'est très-possible, mon général : il s'agit seulement

qu'après que je serai mort, vous me baisiez trois fois le derrière. Le général, qui se vit lié par sa parole, préféra lui laisser la vie.

Le prince couché avec la femme d'un certain quidam de Paris.

Un prince étant amoureux de la femme d'un certain quidam de Paris, épiait les occasions que le mari était au palais, pour venir voir sa femme. Etant venu un matin qu'il l'avait vu au palais, il vint chez elle, et la trouvant au lit, il se déshabille et se couche avec elle. Le mari frappe à la porte : un valet lui ouvre sans songer à rien, et comme il montait l'escalier, une servante court en diligence en avertir sa maîtresse, lui disant qu'il était près d'entrer. Le prince, qui n'eut pas le loisir de délibérer là-dessus, saute en chemise à bas du lit, et s'élance dans un cabinet voisin, sans avoir eu le temps de prendre son habit, qu'il laissa sur la table. Le mari entre dans la chambre; sa femme lui demande qui l'obligeait à revenir sitôt. Il dit qu'il avait oublié quelques papiers qu'il venait querir : et mettant la main sur la table, pour les chercher, il fut étonné de voir un habit écarlate, chamarré avec des passemens d'or. Il demanda à sa femme ce que voulait dire cela. Mon ami, dit-elle, sitôt que vous avez été parti ce matin, une femme me l'a apporté pour voir si je voulais l'acheter; mais comme ce n'est point un habit à votre usage, je lui ai dit que je n'en voulais point. Toutefois, voyant qu'on l'aurait à fort bon marché, je lui ai dit qu'elle le laissât là, et que je vous le montrerais : on ne le fait que cinquante écus; il y a

quasi pour autant d'argent quand on le voudrait brûler ; et pour moi, je crois que vous le pourriez mettre à la campagne. Vous avez raison, dit-il, m'amie ; je voudrais bien l'essayer pour voir s'il me serait propre. Il se déshabille et essaie cet habillement, qui était à peu près propre pour lui. Comme il l'avait vêtu, l'horloge vint à sonner : il demanda quelle heure c'était ; on lui dit que c'était dix heures. Comment ! dix heures ? Il faut nécessairement que je sois à l'issue de l'audience, je n'aurais pas le loisir de me rhabiller ; qu'on me donne promptement ma soutane, je la mettrai par-dessus cet habit, on ne le verra pas. Sa femme voulait l'empêcher ; mais le mari, qui était pressé, ne voulut point entendre ses raisons. Il s'en va donc, emporte les habits du prince, et laisse les siens, que le prince fut contraint de vêtir pour ne pas demeurer tout nu. Lui qui avait eu tout ce qu'il désirait de cette femme, et ne s'en souciant pas beaucoup après, va trouver le roi en cet équipage, à qui il conte l'histoire, dont il eut de quoi rire ; et pour en prendre davantage de plaisir, le roi envoya promptement au palais, dire à ce conseiller qu'il vînt tout de suite lui parler ; ce qu'il fit, croyant être mandé pour affaire très-importante. Quand le roi le vit devant lui, il ne se put tenir de rire, et faisant semblant d'avoir vu au travers de sa soutane briller le clinquant d'or, lui dit : Comment, monsieur, quel habit portez-vous là sous votre soutane ? Il demeura tout étonné. Le roi le fit dépouiller, et paraissant avec cet habit, le prince, qui était là présent, dit au roi : Sire, voilà mon habit qui m'a été dérobé. Le conseiller, plus surpris encore qu'auparavant, reconnut le

sien, que le prince avait vêtu. Après une assez longue contestation qu'ils eurent entr'eux, le roi ordonna que chacun reprendrait son habit; ce qu'ils firent à la grande honte du conseiller, qui reçut l'affront, et n'osa en dire un mot à sa femme, craignant les coups de bâton dont il était sur-le-champ menacé.

Lettre d'un jeune troupier.

CHER PAPA ET MAMAN,

La présente est à la seule fin de vous donner quelques notions sur le contingent de votre fils bien-aimé, soussigné.

Je vous dirai que je suis arrivé au dépôt en bonne santé, excepté que l'eau d'ici n'est pas de première qualité, avec ça que je suis forcé de boire du cidre, moi, que je suis Bourguignon, comme vous savez, ce qui m'a causé une indisposition peu conséquente, et qui ne durera pas long-temps, à ce que m'a dit mon camarade de lit; c'est ce qui me console.

J'ai mis l'uniforme aussitôt mon arrivée. Je voulais ravoir ma blouse de toile, ma veste de coutil et mon pantalon même étoffe pour le renvoyer au pays, dont il aurait pu servir à mon frère Jacquot; mais le caporal, qu'est l'intendant du capitaine d'habillement, a dit que c'était pas l'usage, et qu'il aimait mieux les garder.... Pour lors j'ai rien dit.

J'ai reçu déjà le premier prêt cinq sous, c'est pas lourd! encore le fourrier m'a dit que je redevais là-dessus un franc, à cause que j'ai laissé tomber la chandelle sur notre couverture du lit de coton,

et que le fourrier il a payé le dégraisseur un franc vingt-cinq centimes. Dame! qui casse les verres les paie! Vous voyez que l'argent de Sa Majesté ne m'a encore fait mal au pouce.

On a passé une grande revue dimanche dernier, après quoi il y a eu une petite guerre ; j'ai eu mon schako crevé d'un coup de crosse, et le fond de ma culotte emporté par la bourre d'un canon, de foin; mais c'est égal, les camarades disent que j'mai bien montré. Le sergent m'a signifié que faudrait que je fasse racommoder tout ça à mes frais... C'est cher, la gloire.

A la suite de la bataille, le général a parcouru les rangs; y avait un guernadier qui s'était fameusement montré. Le général s'approcha de lui, et lui dit : « Et bien! guernadier! » et l'guernadier, la larme à l'œil, lui a répondu : « Oui, mon général! »

Pour nous récompenser, le directeur du théâtre a donné le soir gratis *pro Deo*, c'est à dire pour rien, vous autres qu'entendez pas le grec, a donné, dis-je, la *Mort de Klébert;* y a eu surtout un endroit qu'a été très-applaudi. Le grand Klébert dit à un vieux grognard qu'a reçu un coup d'bancal dans la mêlée, d'un grand vilain cosaque comme ceux qui sont venus chez nous en 1814 : « T'es blessé, mon brave ? — Oui, mon géréral, mais ça fait rien; ce qui m'chicane c'est d'être obligé de quitter le champ de bataille.— Que demandes-tu pour ta récompense ? — L'honneur de monter le premier à l'assaut, mon général! » Voilà bien la récompense d'un soldat français! Y a le caporal, qu'est un parisien, qui dit que l'acteur qui fait le rôle du soldat a presque aussi bien joué que

M. Férin du Cirque-Olympique, qu'on appelle le Talma des troupiers blessés.

Le perruquier de la compagnie, qui est un homme de lettres, qui écrit pour tout le régiment à leurs parens, et qui lit les journaux, nous avait fait accroire qu'on allait faire partir notre bataillon en Alger, pour aller bouleverser les Bédouins. Mais il paraît que c'est pas vrai.... Nous n'irons pas dans ce département là.... Aussi on dit que les rédigeurs de journal, pour la peine qu'ils ont menti, vont être incessamment envoyés dans les compagnies de discipline... C'est dommage, pourtant, j'aurais voulu voir la mer! et puis on dit qu'en Afrique y a du butin à faire, et que les cachemires Ternaux y manquent pas, comme celui qu'a madame la femme de notre maire;... j'aurais été pas mal satisfait d'en prendre un à ces vilains arabes, pour ma sœur Madeleine, qu'est un peu trop sur sa toilette, par parenthèse.

A propos, j'ai évu un duel; mais n'ayez pas peur, c'est rien.... Seulement, en ce moment-ci, j'ai l'œil droit gros comme le poing. Voici la chose: J'étais à boire avec le petit Nicolas Croquet, qu'est passé aux voltigeurs: pour lors v'là un prevôt du 3e du 6e qui vient se mettre à not' table, en disant. « C est des Jean-Jean! » C'est comme un mot sardonique; j'm'ai monté la tête, et j'ai pas manqué le coche d'Auxerre; j'ai vexé le prevôt.... L'ancien s'est fâché; a fallu s'aligner.... Le sapeur du 2e, qui a de l'affection pour moi, m'a appris une botte secrète... Pour lors, nous sommes allés derrière les remparts... D'abord le prevôt a fondu sur moi comme un rhinoféroce; mais j'ai paré en rompant.... Pour lors encore mon adversaire se

précipite sur moi, et pendant que je me garais les yeux, je ne sais pas comment il a fait son compte, mais j'ai reçu un grand coup de pied dans l'œil.

J'voulais pas en rester là, mais les témoins ont dit que l'honneur était satisfaite... j'avais douze francs de dix-huit que je tenais de ma respectable mère, et nous sommes été manger l'argent de la chose à l'auberge du Chat-qui-Pêche; c'est une belle hôtel qu'a l'honneur de recevoir MM. les sous-officiers.

Tant qu'à présent voici tout ce que j'ai à vous parler. De votre côté, dites-moi vivement comme se porte le pays et la famille, sans oublier que j'attends de votre tendresse maternelle un bon qui soit payable à vue sur le quartier-maître, ou sur le bureau de la grande poste.

Celui qui sera toujours votre fils,

Policarpe Corniquet,

Fusilier dans le centre.

L'Espion.

Quand le maréchal de La Ferté voulait faire pendre quelque soldat, il avait coutume de lui dire : Corbleu! toi ou moi sera pendu. C'est ce même discours qu'il fit à un espion pris aux avant-postes de nos armées. Lorsqu'on voulut conduire ce misérable à la potence, il demanda à parler au maréchal, à qui il dit : Monseigneur, vous vous souviendrez de ce que vous m'avez dit, que vous ou moi serait pendu : je viens pour savoir si vous voulez l'être, car si vous ne voulez point, je vois

bien qu'il faut que je le sois. Le maréchal se mit à rire, et fit grâce à l'espion.

Le notaire de Paris.

Un notaire de Paris qui aimait beaucoup les femmes, et qui n'avait aucun droit à leur plaire, pas même celui que donne une main libérale, cherchait la société de celles qu'une modique rétribution satisfait les complaisances. Vous savez qu'elles sont ici en grand nombre, et qu'il y a dans cette capitale une quantité de magasins où l'on vend du plaisir et des regrets cuisans à tous prix. Un jour, ce vieux paillard aperçoit une jolie femme à une fenêtre, et la croyant suspecte, il monte, et lui dit : Peut-on s'amuser ici en payant ? en se présentant à la dame. Celle-ci, sans se déconcerter, le fait asseoir. A un signe qu'elle donne, la servante va chercher le mari ; il paraît et dit : Monsieur, passez dans mon cabinet, c'est moi qui fait les honneurs ici. Le pauvre notaire voit qu'il s'est abusé, et tremble pour la fin de l'aventure. Passez donc, monsieur, lui dit le mari, en le poussant brusquement dans une autre pièce.... Il faut bien s'y résoudre. Le notaire obéit : là on lui fait, au moyen de quelques menaces, signer un billet de mille écus au porteur. Il part fort content encore d'en être quitte pour un engagement contre lequel il espère bien protester. Arrivé chez lui, sa femme lui présente son billet, et lui demande le paiement sur-le-champ. Je ne puis, monsieur, lui dit-elle, vous donner un instant de répit ; ce n'est qu'à ce prix que je puis oublier les sottises que vous

faites journellement. Il est trop faible encore pour la patience que j'ai de les endurer.... Si quelqu'un a jamais été surpris, ce fut le notaire, de voir cet effet entre les mains de sa moitié, à laquelle la jolie et honnête femme l'avait envoyé sur-le-champ. La crainte de l'éclat, l'habitude peut-être de céder, la honte, le désir d'effacer les traces de sa faute, l'emportèrent sur son avarice, et le bon homme compta sans *s'amuser* ce qu'il destinait à se procurer mille délicieux momens. Quel désespoir de consumer ainsi ce qui aurait suffit pour vingt années de plaisirs! On dit que cette aventure l'a rendu sage par économie, quoique sa femme, à ce prix, lui aurait vraisemblablement tout accordé.

La soupe à la perruque.

Un jour que Pacot était de soupe, ayant sur le cœur un tour pendable que lui avaient joué ses camarades, il s'avisa de mettre au fond de la marmite une vieille perruque de marquis, qu'il avait trouvée au coin d'une borne dans un tas d'ordures; l'heure de la gamelle étant venue, il fait dire qu'étant invité à dîner dans une des chambrées voisines, on ne devait pas l'attendre; un autre se met donc à tremper la soupe à sa place : on la sert, on la mange, puis ensuite les légumes, tout en se plaignant que le bouillon sentait le vieux oing, c'était à en donner des hauts-le-cœur; mais quel ne fut pas l'excès du dégoût et de la colère des convives, lorsque, voulant retirer le bouilli, ils ne sortent à sa place que la vieille perruque, qui puait comme un rat mort, et leur fit déserter la table,

non sans jurer de tirer une vengeance éclatante de la bamboche de Pacot.

Présence d'esprit du comte D....

Un laquais alla avertir monsieur le comte D.... qu'un homme était enfermé dans la chambre de madame la comtesse sa femme. Le mari, homme prudent, s'arme d'un pistolet, monte et ordonne au laquais de se tenir à la porte de l'appartement; il entre ensuite dans la chambre, et surprend en effet sa femme. Il ordonne à l'amant de sauter par la fenêtre, sous peine d'avoir la tête cassée. Celui-ci, voyant sa mort certaine, prit son parti sur-le-champ, et sauta par la fenêtre de l'entresol, qui n'était pas très-élevée. Le mari sortit ensuite, en grondant beaucoup son laquais d'avoir calomnié sa femme, et sauva ainsi l'honneur de l'un et de l'autre.

Le nègre.

Un nègre âgé d'environ 30 ans, au service d'un riche particulier de Lyon, s'acheminant à la nuit tombante pour se rendre au château de son maître, rencontra, à deux lieues de cette ville, un paysan assis et sanglotant près d'une haie. Emu de pitié, il s'approche, et lui demande le sujet de ses pleurs. Hélas! j'allais à la foire de Montreuil acheter du bétail, et deux voleurs m'ont pris mon habit, mon argent et ma tasse. — Y a-t-il long-temps? Sont-ils loin d'ici? De quel côté ont-ils tourné? — Ils peuvent être au plus à deux portées de fusil: ils ont pris

cette traverse. A l'instant le nègre se dépouille de ses vêtemens, se met tout nu. Tenez, gardez tout ceci, dit-il au paysan, et je suis à vous dans la minute. Il part comme un éclair, les atteint. Coquins, leur dit-il d'une voix menaçante, rendez l'habit, l'argent et la tasse que vous avez volés à un malheureux à deux pas d'ici, ou je vous entraîne dans les enfers. A ce terrible accent, à la vue de cette noire effigie, nos brigands, peu aguerris, croient voir le diable; ils le prient en tremblant de ne pas approcher, vident leurs poches, jettent à terre leur bagage, et se sauvent à toutes jambes. Notre prétendu génie infernal les laisse courir, ramasse les effets abandonnés, et les porte au villageois, qui, en ayant fait l'inventaire, y trouva ving-deux écus en sus de ce qui lui avait été volé.

Le gentilhomme et le cordonnier.

Il se passa, dit-on, en Angleterre, une scène assez plaisante entre un honnête cordonnier et un gentilhomme, prétendant à être nommé député au parlement. Celui-ci, d'un air fort humble, entre dans la boutique de l'artisan, qui lui demande d'un ton brusque de quelle affaire il s'agissait : De me rendre un petit service, répondit le gentilhomme; il ne me manque plus qu'une voix pour être élu, et je vous prie de m'accorder la vôtre.... Oh bien! si cela est, reprit le cordonnier, en lui présentant une escabelle, asseyez-vous là, causons ensemble, et voyons un peu quel homme vous êtes : vous buvez de la bière, n'est-ce pas ? en voilà un pot déjà entamé, nous le finirons de com-

pagnie. Allons, prenez mon verre, buvez à ma santé, je boirai ensuite à la vôtre.... Qu'à cela ne tienne, répondit le gentilhomme. En même temps il boit en faisant un peu la grimace.... Dieu me damne! vous fumerez, car je fume, moi, poursuivit l'artisan.... Eh! mais.... comme vous voudrez, repartit le candidat, en dévorant son dépit. D'un air assez gauche, il allume sa pipe à celle de son nouvau camarade, et les voilà tous deux en train de politiquer tout à leur aise. Enfin, le protecteur fort content d'avoir fait passer son protégé par toutes sortes d'humiliations, le congédie sans façon. Sortez sur le champ de chez moi, et ne comptez pas sur mon suffrage; je me respecte trop pour le donner à un homme qui se respecte si peu, et qui cherche à s'élever par tant de bassesses.

Le curé et son marguillier.

Un curé de village prêchait un jour sur l'horreur du péché mortel. Pour mieux pénétrer son auditoire, il cherchait un exemple, lorsque le marguillier Grosjean, tout contrefait et cagneux, se présente à sa vue. « Grosjean, lui dit-il, monte ici. — Oui, monsieur le curé, me v'là. — Mes chers frères, s'écria le curé en montrant son marguillier, cet animal de Grosjean est bien affreux, eh bien! le péché mortel l'est encore davantage. » Les femmes surtout ne purent s'empêcher de dire: « Ah! le vilain modèle! »

Les trois perruques.

Trois perruques dans la montre d'un perruquier doivent terriblement s'ennuyer, et pourtant celles dont nous allons parler étaient des perruques de caractère, et l'on sait qu'avec du caractère on peut prendre son mal en patience. C'était pendant le carnaval de 1838; nos trois perruques poudrées, frisées, requinquées à neuf, s'entre-regardaient curieusement. « Eh bien! ma voisine, dit la conseillère à l'ecclésiastique, comment vous trouvez-vous du dernier bal? — Ah! ne m'en parlez pas, c'est horrible, il n'y a plus de mœurs; figurez-vous, madame, que je couvrais le chef coquet d'une grisette, dont un frac noir faisait un charmant abbé. Je me délectais sur cet adorable visage, mais je ne tardais pas à être abreuvée d'amertume et à me scandaliser au dernier point... D'abord, on danse, on galope; moi, qui suis bonne fille, je ne m'en fâche pas; on cancanne, je commence à rougir; on chante, je rougis tout-à-fait.

— Vous n'avez fait que rougir, s'écria la conseillère!

— Eh! que vouliez-vous que je fisse de plus! mais vous allez voir : après le bal, on va se rafraîchir dans un cabinet particulier, dont on ferme soigneusement la porte, et je me trouve face à face d'un arlequin, dont le masque, noir comme la bouteille à l'encre, ne tarde pas à disparaître. On s'embrasse, je n'ai plus peur. « Chère Isabelle, ôte donc ce gazon, que je baise tes jolis cheveux blonds, débarrasse-toi de ce boudin, tu me fais l'effet de n'être plus de ton sexe, et je ne suis pas un jésuite. » Aussitôt Isabelle me fait voler en

l'air, je retombe où ?... J'entends des ébats, des soupirs; que se passe-t-il? Un instant après, on tire le cordon d'une sonnette, et l'on retire le verrou. « Garçon! garçon! de la lumière, notre chandelle s'est éteinte. » Parbleu, je le crois bien, j'étais tombée dessus, et je m'y étais fixée, comme sur un champignon.

— Vous vous y étiez fixée, ma sœur? observa bêtement la perruque de ganache à queue, qui, jusque-là, avait gardé le silence; mais vous avez dû vous brûler?

— Nullement, je me suis seulement pommadée à rebours.

— Votre aventure est drôle, dit la conseillère; mais la mienne ne l'est pas moins. Figurez-vous, ma voisine, que je contribuais à faire un conseiller d'une écaillère sans mari, et qui est accouchée au beau milieu d'une contre-danse. — Pauvre marmot! Oh! qu'il est gentil!—Mais ousqu'il est donc, son père? — Son père, il n'en a pas; il n'y a qu'à le porter chez ma tante, et mon oncle en aura soin. — Et dans quoi le porter, il fait si froid? — Tiens, v'là son nid, à ce petit, dit l'écaillère, en me lançant à un turc qui me ramasse, pose dedans ce mome, et va le déposer ainsi dans le tour des Enfans-Trouvés.

— Et comment avez-vous fait pour revenir ici, demanda la ganache.

— C'est mon secret; et je vous le conterai une autre fois; toujours est-il, en attendant, que ce temps est bien démoralisant.

— C'est vrai, dit la ganache; on fait aujourd'hui en public des choses pour lesquelles on se cachait sous l'ancien régime.

— Des choses, ajouta l'ecclésiastique perruque, dont on osait à peine parler au confessionnal.

— Des choses atroces, reprit la conseillère; aussi vais-je de ce pas faire un réquisitoire contre les romans de madame Sand, et demander la suppression des tours.

— C'est ça, s'écria la ganache, plus d'enfans trouvés, plus d'enfans trouvés, rien que des enfans perdus, perdus, perdus! Tués, étouffés, suffoqués, pendus, mutilés, étranglés, avortés, asphyxiés, noyés, brûlés, coupés en morceaux, assassinés, égorgés! s'exclama la conseillère, nous aurons de quoi juger!

Pensée juste.

Une femme galante ressemble à une rose, dont chaque amant prend une feuille : il ne reste plus que l'épine pour le mari.

Les inconvéniens d'une armée de femmes.

Une dame, qui défendait avec chaleur le droit des femmes, soutenait à un officier qu'une armée de femmes serait en état de résister à une armée d'hommes. Supposons, disait-elle, qu'on me mît à la tête de dix mille femmes qui auraient reçu une éducation militaire, et que vous fussiez chargé de commander même nombre d'hommes, quel avantage remporteriez-vous de plus que sur des troupes de votre sexe? — Madame, lui répondit l'officier, j'éviterais un engagement général, et les officiers des deux sexes seraient forcés de se voir pour régler les conditions de la trêve. Le résultat de

cet arrangement serait qu'au bout de huit ou neuf mois, quand il faudrait reprendre les armes, vous seriez presque toutes au lit.

La plainte accueillie.

Quelques domestiques se plaignant un jour à leur maître, qui était un seigneur fort avare, de ce que le maître-d'hôtel ne leur donnait à souper que des raves et du fromage, le seigneur fit sur-le-champ appeler ce grand économe, et lui dit, d'un air fort en colère : Est-il vrai, monsieur, comme l'assurent mes valets, que vous leur donnez tous les soirs des raves et du fromage? Le maître-d'hôtel répondit en tremblant : Monseigneur, cela est vrai. Eh bien, c'est ce que je voulais savoir de votre propre bouche; vous aurez dorénavant la bonté de leur donner un soir... du fromage, et l'autre soir.... des raves.

Avis aux dévotes.

Un homme encore dans la force de son âge, était marié depuis quatre ou cinq ans avec une femme aimable, sage, qu'il aimait et dont il était chéri; il la trouva un jour de grande fête dans un négligé de dévote qui lui plut infiniment. Il le lui dit en termes si tendres et si vifs, que la dame, se rappelant la révérence du jour, en fut alarmée. Elle lui exposa avec douceur la cause de son refus. Le mari n'en fit point de cas, redoubla ses empressemens, mais elle s'arracha de ses bras, et s'échappa pour aller, disait-elle, à vêpres. Quatre mois ou environ après cette scène,

la dame étant à sa toilette, avec Agathe (c'était le nom de sa femme de chambre qui la coiffait en ce moment), elle fut surprise, en reculant son fauteuil, dont l'angle avait touché assez légèrement cette fille, de lui voir faire une grimace extraordinaire. Elle la regarda fixément, Agathe rougit. La dame l'examinant alors avec plus d'attention : Agathe, dit-elle, je crois que vous êtes grosse? Cette fille interdite gardait le silence. Mais répondez-moi donc. Eh bien, lui dit Agathe, vous l'êtes bien, vous, madame. — Mais je suis mariée; il y a bien de la différence de vous à moi. — Non, madame, qui a fait l'un a fait l'autre. Et elle se retira sur-le-champ. La dame resta quelque temps comme immobile de surprise, et attendit son mari avec la dernière impatience. Il arriva. Monsieur, lui dit-elle, rendez-nous raison d'un discours qu'Agathe vient de me tenir. Alors elle lui répéta tout ce qui s'était passé à sa toilette. Ma femme, répondit le mari, cette pauvre fille n'a pas tort, et vous seule êtes la cause de son aventure. — Moi, la cause, y pensez-vous? — Oui, vous. Vous souvient-il du jour où, sans vouloir m'écouter, quelqu'effort que je fisse pour vous convaincre de mon amour, vous me rebutâtes et m'échappâtes pour courir à vêpres? Eh bien, ma femme, à peine fûtes-vous sortie, je trouvai Agathe sous ma main, elle me parut gentille, je ne lui donnai pas le temps de se reconnaître, sa résistance fut vaine. — Je vous entends, monsieur, je vous entends; je ne vous aurais jamais cru capable d'une telle violence. — On est capable de tout, madame, dans certains momens; mais écoutez jusqu'au bout : la pauvre

malheureuse, revenue à elle, gémit, pleura, me fit des reproches sanglans. Je tâchai de la calmer en lui donnant dix louis, et l'assurant que je la mettrais à l'abri des inquiétudes que pourraient lui causer les suites de cette aventure. Depuis ce temps elle m'a toujours fui, et a soigneusement évité de se trouver seule avec moi. Voilà la vérité; si j'ai tort, vous l'avez aussi. Ainsi nous sommes vous et moi dans l'obligation d'avoir soin d'elle et de l'enfant qu'elle porte. Pendant le discours de son mari, la dame, tenant sa tête à deux mains, paraissait abîmée de douleur; les larmes succèdent en abondance à l'espèce d'anéantissement où elle était plongée; et sortant tout à coup de ses rêveries, elle se précipita dans les bras de son mari : Mon cher ami, lui dit-elle, je reconnais mon tort, je vois dans ce moment le danger qu'il y a de ne pas se prêter aux désirs légitimes d'un mari qui nous aime. Je te promets, je te jure dorénavant de ne te refuser jamais. Faisons du bien à Agathe; mais qu'elle ne reste pas dans la maison. Cela est juste, ma chère femme, dit le mari en l'embrassant, pardonnons-nous réciproquement notre faute, et pendant qu'on ira chercher le notaire, donne-moi des preuves de ton repentir. Cependant le notaire arriva; on donna à Agathe quatre cents francs de pension, autant pour l'enfant qu'elle portait, reversible à la mère en cas de décès, et quatre mille francs d'argent content. Agathe, confuse et contente, se jeta aux pieds de ses maîtres, et se retira avec ses quatre mille francs et son contrat.

Le canapé.

Un avocat, rentrant un jour chez lui, s'aperçut que le canapé de la chambre de madame n'y était plus. « Qu'avez-vous fait de ce meuble, dit-il froidement à sa femme? — Ce que j'en ai fait, mon ami, je l'ai revendu. — A perte, bien entendu, dit l'avare avocat. Non, mon ami, répliqua fièrement la dame. Vous ne saurez jamais tout ce que j'ai gagné *dessus*.

Plaisante réponse d'un cordelier.

Un cordelier étant monté sur un âne, vint pour passer une rivière; étant descendu de dessus son âne, il eut peine à le faire entrer dedans la barque : étant entré, cet âne se mit à trembler. Un homme qui était près de lui, lui dit : Mon père, votre âne tremble. Je le crois, dit le cordelier, si tu étais en sa place, tu tremblerais bien d'une autre façon. Comment, dit cet homme? Si tu avais comme lui, dit le cordelier, la corde au cou, les fers aux pieds, et un cordelier auprès de toi, tu ne ferais pas meilleure mine; il est à croire qu'en tel état tu serais près d'aller au gibet.

D'un homme qui jurait à toutes mains.

Un homme à qui le juge faisait lever la main pour affirmer quelque chose, levait la gauche au lieu de la droite, et comme le juge lui dit que ce n'était pas celle-là qu'il fallait lever, il lui répondit : C'est tout un, monsieur, je jure à toutes mains.

D'un homme couché dans une hôtellerie.

Un homme couché dans une hôtellerie, avait pour voisinage, sans qu'il en sût rien, une compagnie de chèvres et de boucs; une cloison fort mince et ouverte par plusieurs trous, les séparait de son appartement. Notre homme, fort fatigué, s'était couché sans examiner son gîte, et dormait depuis deux heures d'un sommeil tranquille, lorsqu'il fut troublé par la visite d'un bouc, son voisin, qui avait profité d'une grande ouverture pour le venir voir. Le bruit de ses sabots éveilla aisément notre voyageur, qui fut fort inquiet, et prit cet animal pour un voleur de nuit; le bouc, après avoir fait plusieurs tours dans la chambre, vint auprès du lit, et mit les deux pieds dessus. Notre homme, en ce moment, balançant entre le choix d'une prompte retraite, ou d'une attaque vigoureuse, prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds, qui les premiers se présentent à lui, l'intriguent; mais il est bien plus surpris, lorsque mettant sa main sur la face pointue de cet animal, il y trouve une grande barbe, et plus haut des cornes. Persuadé alors que ce ne pouvait être que le diable, il sauta de son lit tout troublé, et passa le reste de la nuit à genoux et en prières, dans une continuelle frayeur. Le jour, qui dissipa enfin les ténèbres de la nuit, fit voir à notre homme son prétendu diable.

L'Anglais.

Un Anglais, arrivant dans une auberge à midi, dit à l'hôtesse : « Matame la auperche, compien

en coûte chez vous pour lé diner bien confortablement? — Milord, c'est 5 francs. — Et pour lé souper, matame la auperche, compien? — Milord, c'est 40 sous. — Servez-moi à souper, je prier vous... »

Le gentilhomme et la demoiselle.

Un gentilhomme à cheval venait de la campagne, et étant au faubourg de Paris, son cheval le jeta par terre; ce que voyant une jeune demoiselle qui était près de là, se prit à rire, ce qui fâcha tellement ce cavalier, qu'il dit en colère : Ne vous étonnez pas de cela, mademoiselle, mon cheval en fait autant toutes les fois qu'il voit une catin; à quoi la demoiselle en riant répondit : Si cela est, monsieur, je ne vous conseille pas d'entrer dans la ville, car assurément vous vous romprez le cou.

Le cordelier qui fut contraint de faire une prédication à des voleurs

Cinq ou six voleurs, qui allaient de compagnie, rencontrèrent en leur chemin un cordelier qui, n'ayant rien à perdre, appréhendait fort peu cette rencontre. Ils s'informèrent de lui où il allait : il répondit qu'il allait prêcher en un certain village proche de là qu'il leur nomma. Oh bien! dit l'un d'eux, puisqu'il n'y a rien à gagner avec vous, il faut que vous nous donniez un plat de votre métier, et que vous fassiez tout présentement une prédication à notre louange. Le cordelier voyant qu'il le fallait de force, dit qu'il en

était content. Il se mit donc à les prêcher de la sorte : Messieurs, dit-il, je ne vous saurais traiter plus dignement que de comparer votre vie à celle de notre Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il était sur la terre. Il endurait beaucoup en ce monde, ainsi faites-vous. Il était fugitif çà et là comme vous êtes. Il allait accompagné de ses disciples, aussi allez-vous en troupe. Il hantait les Scribes et les Pharisiens, vous hantez des gens qui ne valent pas mieux. Il souffrait le plus souvent la pluie, le vent, le froid, le chaud et toutes sortes d'injures, vous endurez le plus souvent toutes ces incommodités. Il allait pieds nus, vous n'êtes guère bien chaussés. Il ne portait sur lui ni or ni argent; je ne crois pas que vous en soyez bien chargés. Il jeûna pendant quarante jours dans les déserts, aussi faites-vous bien souvent. Il fut tenté du diable, vous l'êtes continuellement aussi. Il fut porté sur le pinacle et sur une haute montagne, aussi le diable vous porte sur des collines pour épier les passans et les voir venir de loin. Il eut faim et soif, il vous en prend bien souvent autant. Il était rejeté et haï du monde, aussi êtes-vous. Les Juifs le guettaient continuellement pour le prendre, le prévôt et les archers en font de même pour vous attraper. Il fut trahi par Judas, l'un de vous autres trahira ses compagnons. Il fut pris, lié et garrotté, aussi serez-vous sans doute. Il répondit devant Anne, Caïphe et Hérode, aussi ferez-vous devant vos juges. Il fut fouetté de verges, aussi serez-vous, si vous ne l'avez déjà été. Il fut pendu entre deux larrons, on vous verra bientôt de même. Il descendit aux enfers, aussi ferez-vous. Il monta après aux cieux,

mais vous ne partirez point de là, et demeurerez éternellement avec les diables, où vous enverront le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Ainsi finit le cordelier sa prédication, et s'en alla aussitôt, laissant messieurs les voleurs si confus, qu'ils n'eurent pas un mot à répondre.

Réponse d'un homme qu'on allait pendre.

Un voleur, pour ses méfaits, ayant été condamné à être pendu et étranglé; comme on le menait au gibet, son confesseur lui disait : Courage, mon ami, vous allez souper avec Dieu. Hélas! mon père, pourvu que j'y sois demain à dîner, ce ne sera pas mal aller. Non, mon ami, lui répliqua son confesseur, il faut tenir pour assuré que vous irez souper ce soir, mourant contrit et repentant comme vous êtes. Quelle félicité de se voir servir par les anges en la compagnie des saints, avec des mets tout divins. Ah! mon père, répondit-il, vous me feriez bien plaisir si vous vouliez y aller à ma place, car je vous jure que je n'ai nul appétit. Le cordelier, qui n'en avait nulle envie, lui dit : J'irais fort volontiers, mon ami, mais c'est aujourd'hui jeûne en notre couvent.

Se promenant et fumant sa pipe un beau soir, Pacot avec son camarade lisait aux astres et examinait très-attentivement la lune dans son plein. Tout à coup, il s'écrie : *Oui, je te le dis, moi, j'aime mieux la lune !...* »

« Ah! ah! repartit son camarade, t'aimes

mieux la lune, toi, et pourquoi ça ? *Pourquoi*, dit Paco, *parce que, pourquoi, par rapport que, vois-tu bien*, la lune, ça ne vient jamais que la nuit et ça nous éclaire, tandis que ton soleil c'est toujours dans le jour qu'on le voit paraître, comme si dans le jour il ne faisait pas assez clair. Je te dis que j'aime mieux la lune; enfin, suffit, c'est clair. »

Les Momies.

Des cercueils égyptiens sont placés sur une espèce d'estrade, et un savant est occupé à expliquer les figures qui sont peintes sur les boîtes qui renferment les momies.

Le savant. Oui, messieurs, c'est après avoir traversé tous les vastes déserts qui s'étendent depuis le pays d'*El-Goods*, autrement dit Jérusalem, jusqu'aux confins de Dongola, de Darfour et du Cosseyr; c'est après une investigation pénible dans plus de cinq cent sarcophages antiques; c'est après avoir passé des jours sans repos, des nuits sans sommeil au milieu des fellahs et des nomades arabes, êtres féroces, et tellement démoralisés, qu'ils méditent à chaque instant la perte de ceux à qui ils servent de guides; c'est après avoir affronté la faim, la soif, la chaleur pénétrante des sables brûlans, l'influence funeste du *kamsin*, vent terrible qui prive de la vue; c'est après avoir bravé la mort, et enfin mille autres dangers non moins considérables, que je me suis procuré des restes précieux. (*Un murmure de satisfaction se fait entendre.*)

Plusieurs assistans. — Écoutons, écoutons !

Le savant, après avoir fait un salut gracieux comme pour remercier le public. Vous sentez bien, messieurs, que ces misérables paysans n'eussent pu me servir dans mes recherches, si mes vastes connaissances ne m'eussent merveilleusement servi ; mais la science est une clef qui vous ouvre toutes les portes, et même celle des catacombes égyptiennes.

Une dame. Est-il savant !

Le savant. Ce cercueil, messieurs, ainsi que peuvent vous l'indiquer ces caractères phonétiques que vous y remarquez, contient le corps de l'illustre, du grand Sésostris... Quel honneur pour la France de posséder les os de ce grand roi !... Dans celui-ci est Aménophis II, connu plus particulièrement sous le nom de Pharaon. Ce fut, messieurs, ce même Pharaon qui périt lors du passage de la mer Rouge par les Hébreux. Ici mesdames, est cette célèbre épouse de Putiphar, femme trop sensible, qui ne fut pas payée de retour par le vertueux Joseph... Maintenant nous allons procéder à l'ouverture des cercueils.

(*Des ouvriers se mettent en devoir d'ouvrir les cercueils ; mais à peine un d'eux est-il découvert, qu'une exhalaison fétide se répand dans la salle.*)

Les assistans se bouchant le nez. Quel infection.

Un savant. Quel parfum d'antiquité !

Le professeur. Qu'est-ce que cela signifie ?

(*Au même instant, une feuille de palmier tombe du cercueil qui a été ouvert.*)

Un assistant. Tiens, il y a quelques mots de

tracés en langue franque sur cette feuille ; moi qui ai voyagé en Orient, je vais vous expliquer cela. (*Il lit.*) « Imbécille de giaour, tu veux des morts, et je t'en ai vendu. Ils ne seront pas d'une aussi antique origine que le vaillant Sésostris, le grand Aménophis et la sensible dame Putiphar, car je t'ai livré pour tes dix mille sequins les corps de mon père, de ma mère, de mon grand-père, de ma grand-mère, de ma grande-tante, que je crois avoir embaumés fort artistement et à la manière de mes ancêtres... Salamat Thaybin ! »

Les dames. Ce ne sont pas des momies, quelle horreur !

Les assistans. Le savant est joliment enfoncé.

Le savant s'arrachant les cheveux. O honte ! ô infame ruse !... Scélérat de cheik, va.., si jamais je puis te retrouver... Voilà ma réputation perdue ! (*Il s'éloigne en donnant des marques du plus violent désespoir.*)

Et le lendemain, monsieur Sésostris, le grand Aménophis et la vindicative madame Putiphar, et leur aimable société, entassés dans le même corbillard et escortés de monsieur le commissaire des morts, gagnaient tranquillement le cimetière du père Lachaise, où on les jeta dans la fosse commune : *de profundis et requiescant in pace.*

Réponse d'un homme qui pensa se rompre le cou.

Un homme ayant dressé une grande échelle pour dénicher des moineaux qui étaient sous la couverture d'une haute maison, étant à la compagnie d'un de ses amis qui regardait au pied

de l'échelle, il voulut s'appuyer sur le bout des pieds pour atteindre plus avant dans le trou où étaient ces moineaux, et le bout du pied lui manquant, il se laissa tomber du haut de l'échelle tout en bas. Son ami court à lui pensant qu'il se fût rompu le cou; mais il trouva qu'il se portait bien. Ce que voyant, il lui dit : Vraiment, mon ami, Dieu vous a fait une belle grâce. Quelle grâce ? répondit celui qui venait de faire le saut. De vous avoir, dit l'autre, préservé de ce péril-là. Comment, dit l'autre, il m'a fait une belle grâce, il ne m'a pas fait grâce d'un seul échelon ; ne suis-je pas tombé du haut en bas ?

Belle repartie du roi Henri à un gentilhomme nouveau venu.

Le roi découvrit un jour d'assez loin un gentilhomme assez niais et mal bâti, qui s'amusait à comtempler les tableaux dans une galerie du Louvre. Il s'approcha de lui, et lui demanda à qui appartenez-vous? Ce gentilhomme, qui n'avait jamais vu le roi, qui ne le connaissait pas, et qui portait son bois mal rabotté, répondit sérieusement : J'appartiens à moi-même. Ventre saingris, dit le roi qui avait remarqué sa sotte contenance, vous appartenez à un sot maître, qui ne vous a pas enseigné ni donné de meilleures leçons.

Le curé et les quatre filous.

Un jour un certain curé de village venant à Paris pour solliciter un procès qu'il avait, fut rencontré par quatre filous sur le pont Notre-Dame,

qui faignant d'être marguilliers d'une paroisse, l'un deux s'adressa au curé, en lui disant : M. le curé, nous sommes marguilliers d'une église, notre curé nous a priés de lui acheter une chasuble ; il est environ de votre grandeur, nous vous prions de la venir essayer pour voir si elle sera bien faite. Le pauvre curé descend de dessus son cheval et entre dans la boutique du marchand. Les filous prenant la chasuble, la lui mettent dessus la tête, le curé achéva le reste. Ces filous la tournèrent de côté et d'autre, et voyant que cela faisait une bosse au-devant de son estomac, un d'eux va lui dire : Monsieur, voilà une bosse à cet endroit-là, lui indiquant le lieu. Le curé lui fit réponse, en s'écriant : Tout beau, c'est ma bourse. Monsieur, répondirent-ils, ôtez-la, s'il vous plaît, afin que nous voyons si cela sera droit. A l'instante prière de ces filous, le curé ôte sa bourse et la pose sur le comptoir, si bien que la chasuble se trouva toute droite sur le corps du curé. Ces filous en marchandant cette chasuble, l'un d'eux lui ôta jusque sur les épaules, si bien qu'il se trouva la tête entortillée dedans, et pendant ce temps les filous prirent la bourse et s'enfuirent. Le curé ne la voyant plus, se mit à courir après, ayant la chasuble sur les épaules ; le marchand court après le curé, qui fut attrapé tout aussitôt, lequel reprit sa chasuble, et le curé perdit sa bourse. Je vous laisse à penser si cela donna matière de risée à ceux qui virent cette filouterie.

Le Bas-Berton qui était venu plaider à Rouen.

Un Bas-Breton ayant perdu un procès au parlement de Rouen, à cause des parentés de sa partie, il le fit révoquer au parlement de Normandie. Il alla loger en une des meilleurs hôtelleries de la ville de Rouen, où il fut à table d'hôte l'espace de trois ou quatre mois que son procès resta à vider, et fit une assez raisonnable dépense tant pour lui que pour ses valets et chevaux; enfin, il y eut un arrêt par lequel les parties furent mises hors de cour et de procès, sans dépens. Ayant donné ordre à ses affaires, il se mit en état de s'en retourner en son pays; mais comme il se mettait en état de partir sans arrêter les parties de sa dépenses, l'hôte lui dit: Comment, monsieur, vous ne songez point que vous me devez bien de l'argent pour les dépenses que vous avez faites, ni même ne vous mettez pas en peine de demander à voir votre compte? Comment, dit-il, la cour n'a-t-elle pas dit sans dépens, et les parties envoyées hors de cour. Il croyait que cet arrêt le devait exempter de payer son hôte, puisqu'il était sans dépens, et que les parties du livre devaient être renvoyées hors de cour, comme les parties contre qui il avait eu procès.

Le Poitevin se plaignant d'être injurié.

Un Poitevin alla un jour trouver un fameux avocat de Poitiers, pour savoir comme il avait à se gouverner en un procès qu'il avait à intenter contre un de ses voisins qui l'avait appelé larron. Cet avocat lui dit qu'il ne fallait point plaider

pour cela, et que l'argent qu'il y mettrait serait perdu, étant peu de chose que d'appeler un homme larron; que quant à lui, qui était bien d'une autre qualité, il ne se passait point de jour que quelqu'un ne l'appelât larron, et qu'il aurait beau faire des procès. Le villageois lui répondit: Cela est bon à vous, qui êtes du métier; mais pour moi je n'en suis point, monsieur.

Repartie d'un moine à une demoiselle.

Certaine demoiselle voyant passer un gros moine par-devant elle, qui était gras et en embonpoint, dit à celles qui étaient en sa compagnie: Vraiment, voilà un moine qui est bien gros. Ce que le moine ayant ouï, il répondit: Mademoiselle, il y a long-temps que je serais accouché si j'avais trouvé une sage-femme.

La séance levée.

Un législateur, rentrant un jour chez lui à trois heures du matin, fut fort étonné de se trouver représenté près de sa femme par un aimable jeune homme. — Que faites-vous donc ici, à l'heure qu'il est? lui dit le mari en fronçant le sourcil. — Monsieur, lui répond le jeune homme, je discutais avec madame, la liberté de la presse, et vu l'urgence de la question, j'était resté en permanence. — C'en est assez, lui répliqua le législateur; passez à l'ordre du jour, levez la séance.

La statue sans gants.

Un riche fournisseur fut assez vain pour faire élever, dans un de ses jardins, une statue équestre qui le représentait. Deux paysans la regardaient : l'un demanda à l'autre d'où venait que le financier n'avait point de gants. — Hélas ! dit l'autre, il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

La discrétion.

Un Normand avait nié en justice un dépôt confié, et violé la religion du serment. Sa partie adverse, bien armée, l'attendait dans un lieu écarté, et ne se contentait pas de l'accabler de reproches. Entre vous et moi, lui dit le parjure, qui craignait les suites de cette rencontre, je ne nie point le dépôt; mais quelle nécessité que les juges soient instruits de nos affaires ?

Les deux entêtés, ou le déjeûné forcé.

Un soldat suisse, sur le point de faire l'exercice à feu, se sent pressé d'un besoin, court à quelque distance mettre bas culotte derrière un buisson. Un officier supérieur, connu pour une mauvaise tête, passa à côté de lui, ramasse son fusil, voit qu'il est chargé à poudre, y glisse une balle, et mettant notre homme en joue, lui déclare qu'il le tuera s'il ne mange le cas qu'il vient de faire. — Mais, mon général... — Point de quartier; mange, ou je te tue. — Mais, encore une fois, mon général.... — Un mot de plus et tu es bas.

Il n'y avait plus à répliquer; le soldat obéit : il n'était qu'à moitié du repas, quand l'officier satisfait de sa soumission lui rend son fusil, en lui disant : C'est assez. — Eh non, de par tous les diables ! ce n'est point assez, mon général, vous mangerez le reste à votre tour, ou je vous étends à mes pieds.—Comment, coquin !—Coquin tant qu'il vous plaira, achevez, ou je vous tue. — Tu serais assez hardi pour vouloir...—Mangez-vous ? une fois. — Tiens, voilà ma bourse. —Rien ! — Prends cette montre. — Rien, vous dis-je ; encore un mot, vous êtes mort.

Le général acheva le reste. Comme le soldat regagnait sa compagnie en s'essuyant la bouche, un de ses camarades lui demanda s'il avait vu passer le général. — Parbleu, si je l'ai vu ! nous venons de déjeûner ensemble.

Plaidoyer d'un abbé.

Un jeune abbé, homme de qualité, avait loué une loge à l'Opéra. Un maréchal de France voulut avoir cette loge, que l'abbé s'obstina à refuser; le maréchal s'y prit si bien que l'abbé fut obligé de céder à la force. Il n'avait pas le courage de mettre l'épée à la main, quoique sa naissance l'y autorisât, suivant les ridicules distinctions d'alors; il attaque le maréchal au tribunal de la connétablie, et obtient d'y plaider lui-même sa cause. Désignant chaque maréchal de France par les actions mémorables qui l'ont illustré : « Ce n'est point, dit-il, M. le maréchal un tel, dont j'ai à me plaindre; ce n'est point M. le maréchal de Broglie, qui s'est si bien distingué dans les der-

nières guerres; ce n'est pas M. de Clermont-Tonnerre, qui a fait de si belles retraites; ce n'est pas M. de Richelieu, qui a pris le Port-Mahon; celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à l'Opéra. » Le tribunal décida que l'abbé avait raison de se plaindre; mais que la tournure de son plaidoyer l'avait assez vengé.

Bévue d'un commis.

Un voyageur se présente à la municipalité d'une petite ville pour y faire viser son passe-port. Un commis ignorant, le seul qui se trouvât là, l'examine, et demande au voyageur où il est né. A Paris, répond celui-ci. — Comment à Paris? Vous m'en imposez, ou votre passe-port est faux, car je lis dessus : né à *Quilin* (nez aquilin).

L'homme qui bat sa femme à coups de mouchoir.

Une femme de campagne se plaignait à son curé des mauvais traitemens de son mari. Le curé fit venir son mari, pour le réprimander de sa conduite. Notre paysan s'excusa de son mieux, en disant que sa femme en imposait; qu'à la vérité il lui arrivait quelquefois, dans leurs petits démêlés, de lui donner des coups de mouchoir pour la faire taire. Le curé gronda fortement la femme de lui avoir menti, attendu que son mari niait ce dont elle l'accusait, puisqu'il ne lui donnait jamais que des coups de mouchoir. Ha! le coquin, répliqua la femme, il ne vous a point dit qu'il ne se mouchait qu'avec ses doigts.

L'économie certaine.

Comment peux-tu boire ainsi, disait-on à un ivrogne. — Pardine, rien de si aisé. — Et non content de te soûler, tu fais tous les jours des tiennes pour aller boire à la campagne, comme si Paris n'était pas assez grand. — C'est par économie : à Paris, le vin coûte douze sous; à la campagne, il n'en coûte que huit; je bois une bouteille, je gagne quatre sous; j'en bois deux, je gagne huit sous; j'en bois trois, je gagne douze sous, et je mets comme ça tous les soirs quarante sous dans ma poche.

Le polichinel.

Un homme de la plus haute taille se promenait un soir à la foire de Saint-Ovide, tandis qu'on jouait en dehors des parades. Tout occupé des lazzis qui se faisaient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu, qui, se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme, ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber, et de dire en élevant la voix : Qu'est-ce qui est là-bas? L'Esope furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, et demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirmidon par le milieu du corps, et le posa sur le balcon de la parade, en disant froidement : Tenez, serrez votre polichinel, qui s'avise de faire ici du tapage.

Le combat inégal.

Le comédien Dugazon eut une dispute avec Desessarts, si connu par son talent et son énorme embonpoint. Ils vont au bois de Boulogne pour tirer l'épée; arrivés sur le champ de bataille, le facétieux Dugazon eut l'air d'avoir des scrupules : Mon ami, dit-il à Desessarts, décemment je ne puis me battre contre toi, j'ai trop d'avantage, tu m'offres une surface si étendue! Laisse-moi égaliser la partie.... Alors il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne, trace un rond sur le ventre de Desessarts. — A présent, vois-tu, tous les coups qui seront hors du rond ne compteront pas.... Les combattans, les témoins partent d'un éclat de rire, et le combat fut remplacé par un déjeûné.

Repartie d'un prince bossu.

L'abbé prince de Salm, très-contrefait, traversait l'antichambre du roi tandis que plusieurs seigneurs étaient à s'y chauffer; l'un d'eux s'avisa de dire assez haut : Voilà Esope à la cour. Le prince, sans se déconcerter, répondit : Messieurs, le parallèle est bien flatteur pour moi, car Esope faisait parler les bêtes.

Les coups de canne à dix sous pièce.

Un officier qui devait dîner avec des femmes élégantes avait fait une toilette complète, et marchait à pas comptés dans la rue; mais le malheur voulut qu'un fiacre maladroit, et qui allait très-

vite, passât et le remplît de boue de la tête aux pieds. Le jeune homme, furieux de se voir en cet état, tomba aussitôt sur le cocher, et lui donna vingt coups de canne. Pendant qu'il le battait ainsi, un gascon, qui était dans la voiture, met la tête à la portière, et dit à l'officier : Monsieur, aurez-vous bientôt fait? — Le militaire, qui était encore dans la chaleur du premier mouvement, lui répondit avec fierté : Morbleu, monsieur, si vous voulez prendre son parti, vous n'avez qu'à descendre. — Ce n'est pas ce dont il s'agit, lui répliqua le gascon; mais, s'il vous plaît, ce coquin-là est à l'heure, et chaque coup de canne que vous lui donnez me coûte dix sous. — Cette bonne raison apaisa l'officier, et termina la querelle.

Le présent et le futur.

Une jeune personne faisait un mariage de convenance : la marchande de modes lui apporta la corbeille de noce. A la vue des parures élégantes que cette corbeille renfermait, la jeune personne témoignait sa satisfaction d'une manière vive et ingénue. La marchande de modes, qui se connaissait en mariage, et surtout en mariage de convenance, après l'avoir long-temps écoutée, lui dit : Je vois que mademoiselle aime mieux le présent que le futur.

L'étendard de mille couleurs.

Un tailleur à la fois dévot et fripon (qualités qui ne sont pas toujours incompatibles), eut en dormant un songe effrayant. Il s'imagina voir le

jour du jugement dernier, et la justice éternelle dévoilant et condamnant à la face de l'univers les iniquités de tous les hommes. Il attendait en tremblant son arrêt, lorsqu'une main céleste déroula tout à coup à ses yeux un étendard immense de diverses couleurs et composé de tous les morceaux d'étoffes qu'il avait volés dans sa vie. Au même instant il se crut précipité dans les enfers, et se réveilla en sursaut, baigné d'une sueur froide. Il regarda ce songe comme un avis du ciel, et fit le serment de ne plus voler. Pour mieux se prémunir contre son mauvais penchant, il pria ses garçons toutes les fois qu'il serait près de céder à la tentation, de lui crier : L'étendard...

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Enfin, un matin, oubliant son rêve et son serment, il allait couper et soustraire un morceau d'une très-belle étoffe qui venait de lui être confiée; ses garçons lui crièrent : Maître, l'étendard!... Rassurez-vous, répliqua le fripon, il n'y en avait pas de cette couleur-là.

La Jambe ficelée

Un homme reçoit d'un port d'Amérique, une lettre conçue en ces termes : « Je suis enfin arrivé ici, après une traversée heureuse; elle n'a même présenté aucun événement remarquable; celui-ci seul peut mériter votre attention. Un mousse est tombé du haut du mât sur le pont, et s'est cassé une jambe : le chirurgien du vaisseau la lui a liée fortement avec une corde, et un moment après, le blessé a pu se servir de sa jambe, comme avant l'accident. Je ne puis trop admirer

l'adresse de l'opérateur, et l'entier succès qu'il a obtenu. » Cette lettre, lue dans une société nombreuse de chirurgiens, a donné lieu à une longue discussion. Si le fait n'eût pas été attesté par un homme connu et très-digne de foi, on l'eût rejeté sans aucun examen. Un des membres de cette illustre société fit à ce sujet un mémoire très-savant, où il démontrait de la manière la plus claire les moyens physiques par lesquels avait pu s'opérer une cure aussi étonnante. Il ne manquait plus au mémoire que l'approbation de la société, lorsque celui qui lui avait communiqué la première lettre en reçut une seconde de son ami, où il lisait cette phrase : « Je crois avoir oublié une petite circonstance dans le récit de l'événement dont je vous ai fait part dans ma dernière ; la jambe que le mousse en question s'est cassée était de bois. » Le dissertateur en fut pour son érudition.

Le bon gigot.

Le médecin Galabert, provençal, était connu dans tout Lyon pour son insigne lésinerie. Depuis long-temps il tourmentait le comédien Frogères pour qu'il vînt dîner chez lui. Frogères, ami de la bonne chère, n'avait garde d'accepter. Un jour cependant Galabert s'attache à lui. — Monsieur Frogères, vous viendrez manger ma soupe ? — Impossible, on m'attend. — Je ne vous quitte pas ; vous viendrez. — Il n'y eut pas moyen de s'en défendre, il fallut suivre le docteur. On se met à table ; paraît une soupe qui n'avait ni le goût, ni la couleur du bouillon. Le comédien

en avale cinq ou six cuillerées, en faisant autant de grimaces. — M. Frogères, comment trouvez-vous ce potage? — Excellent, M. Galabert. — N'est-ce pas qu'il est bon? Eh bien! vous allez voir le bouilli pas plus gros qu'un bouchon. Effectivement on apporte le bouilli pas plus gros qu'un bouchon, mais un peu plus dur. Voilà ordinairement mon dîner, dit le sobre docteur; mais nous aurons un petit extraordinaire : la bonne, faites-nous griller deux côtelettes, nous mangerons bien chacun la nôtre, qu'en dites-vous? Les deux côtelettes sont servies. Galabert a soin de les couper l'une après l'autre, se réserve la viande, donne l'os à Frogères, et recommence le même manège à la seconde. Frogères enrageait de faim et de colère. M. Frogères, lui dit le docteur, voulez-vous manger un excellent gigot? — Parbleu! bien volontiers, répond l'affamé comédien. — Eh bien! mon cher, vous n'avez qu'à le prendre trois jours d'avance, le faire bien mortifier et le cuire dans son jus, c'est un morceau excellent.

Le noyé qui se sèche.

Un journalier du comté de Devonshire avait tenté deux fois de se noyer, et deux fois il en avait été empêché par un moissonneur qui s'était jeté à la nage pour le sauver. Ce malheureux, décidé à finir sa carrière, profita du moment où il crut que l'autre ne le voyait pas, et alla se pendre à la porte d'une grange. Le moissonneur, qui s'en aperçut, le laissa faire et ne lui porta aucun secours. Quelques heures après, le maître de la

ferme venant à passer devant cette porte, demanda au moissonneur pourquoi il avait laissé périr son camarade sous ses yeux. — Ma foi, reprit l'autre, voilà deux fois de suite que je le retire de l'eau; et comme il était trempé de la tête aux pieds, j'ai cru qu'il s'était mis là pour se sécher.

Moyen pour être à son aise dans une voiture publique.

Il y a quelques années qu'un plaisant, se trouvant obligé de faire le voyage de Versailles, se mit dans une de ces voitures incommodes que l'on nomme pots-de-chambre : il avait pour compagnon un boucher, homme d'une grosseur énorme, qui l'incommodait. Il résolut de s'en débarrasser : au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui lui prennent. — Mais, monsieur, dit le boucher, qu'avez-vous donc ? — Oh ! ce n'est rien, répond le plaisant en se contenant, ce n'est rien. Un moment après, les contorsions recommencèrent, et notre homme bien inquiet renouvelle ses questions. — Ce n'est rien, vous dis-je; ne craignez rien, le mal n'est pas encore à son degré.—Comment ! expliquez-vous : quel mal ?...—J'ai eu le malheur, il y a quelques jours, d'être mordu par un chien enragé ; on m'a conseillé d'aller prendre des bains à la mer, et je me rends au Hâvre par la route de Rouen, où j'ai quelques affaires...—Il n'avait pas eu le temps d'achever que le prudent boucher était déjà en bas de la voiture, et lui dit : Bon voyage, monsieur, il fait beau, j'aime beaucoup mieux marcher....

Jugement ingénieux.

Un riche banquier de la ville de Naples, se sentant près de sa fin, donna son fils unique aux religieux d'un certain couvent pour l'élever et le recevoir ensuite dans leur ordre, leur laissant tout son bien, lequel était de cent mille ducats; mais il stipula que si son fils voulait prendre un autre état de vie, ils lui donneraient ce qu'ils voudraient. Ce fils, devenu majeur, ne put s'accommoder de l'état ecclésiastique, et réclama le bien de son père. Les religieux n'ayant voulu lui donner que dix mille ducats, il s'en plaignit au duc d'Ossonne, vice-roi de Naples. Les pères alléguèrent les termes précis du testament, et le duc prononça en ces mots : Il est juste, mes pères, que le testament soit exécuté; il ordonne que vous donniez au fils ce que vous voudrez; des cent mille ducats qu'il vous a laissés, vous en voulez quatre-vingt-dix mille, c'est donc cette somme-là qu'il faut donner au fils.

Le gendarme et le fromage.

(La scène représente un corps-de-garde de gendarmes.)

Un mouchard amenant un voleur au maréchal-des-logis. Soignez-moi ce gaillard-là, c'est un malin... ça vous coule entre les ficelles comme une anguille entre les doigts.

Le voleur. Ah! mon bon inspecteur, je vous assure que je ne veux pas m' donner d' l'air. J' respecte trop messieurs les gendarmes pour leur manquer à ce point-là.

Le mouchard. C'est bon... c'est bon. Brigadier, donnez-moi un reçu... et je vous le réitère; ne perdez pas c't artiste-là de vue un instant.

Le brigadier. Allons, ma pratique, au violon, pour plus de sûreté.

Le voleur. Ah! mon bon gendarme, c'est que j'ai déjà l'estomac creux comme un violon.... j'ai rien pris depuis hier...

Le brigadier. Ah! tu n'as rien pris... Pourquoi donc t'es ici?.: tiens v'là un morceau de pain d'amunition.

Le voleur. Du pain d'amunition, c'est bien sèche, mon bon gendarme, est-ce que vous ne pourriez pas me donner quelque chose dessus.

Le brigadier. Me prends-tu pour un débitant de combustibles?

Le voleur. En ce cas, mon lieutenant, permettez-moi que j'aille jusque chez l'épicier prendre pour un sou de raisiné de Bourgogne, ou du fromage de gruillère.

Le brigadier, en relevant son col. Je n'y vois pas d'inconvénient; le nouveau préfet M. Quileserre nous a recommandé la philantropie... Gendarme Brisedoux, accompagnez le délinquant.

Le voleur. Merci, mon lieutenant. (*A part.*) Attends, j' vas t' jouer du poivre, moi, chez ton épicier.

(La boutique de l'épicier.)

L'épicier. Bonjour, gendarme!

Le gendarme. Bonjour, mon épicier...; c'est le lieutenant qui m'envoie à la provision avec le particulier, et je m'ai souvenu de votre boutique pour la qualité du cacis.

L'épicier. Faites-moi alors l'amitié d'en accepter un poisson de quatre sous, si j'en étais capable, pendant que j'vais servir la pratique.

Le gendarme, avalant rapidement le verre de cacis. A charge de revanche, épicier. Allons, eh! prévenu, fais ton emplette, qu'est-ce qui te faut?

Le voleur. Y-z-ont l'air de deux fameux *simples.* (*Haut.*) Qu'est-ce qui m' faut?... mais attendez donc... pour... pour deux sous et demi de fromage.

L'épicier, à part. La sépécunation n'est pas mauvaise, j'aurais dû m' méfier de la connaissance du grippe-jésus...; quatre sous de cacis pour deux sous de fromage..., merci!

Le gendarme, regardant peser le fromage avec beaucoup d'attention. Il a bonne mine le fromage...; pas suspect.

L'épicier. Je crois bien, c'est la renommée ici.

Le voleur, à part. Bon, v'là une discussion sur l' fromage qui s'entame, attention!

Le gendarme. Oh! des yeux! les beaux yeux, grands comme ceux qui sont dans les poches de messieurs de la brigade de sûreté, et une odeur! (*Il se baisse pour flairer.*)

Le voleur, à part. Baisse-toi encore une fois, et tu vas voir que tu n' me verras plus que les talons.

L'épicier. Est-ce qu'on en consume beaucoup dans votre caserne.

Le gendarme. J' crois ben, nous adorons la soupe avec... gros comme ça dedans trois pintes d'eau, et une miche de quatre livres, fameux potage. (*Il en prend un morceau dans la balance.*)

Le voleur. Epicier, c'est pas l' tout de faire la conversation, faut encore faire le poids...; mettez-moi-s'en encore....

Le gendarme. Prévenu ! tu es bien récalcitrant; au fait, épicier, donnez-lui son poids à cet homme.

L'épicier. Je ne trouve pas ma demi-once. (*Il cherche.*)

Le gendarme, flairant de nouveau. Vous avez raison de dire...; il vous a un parfum votre gruillère!

Le voleur. Tu crois qu' t'as l' nez fin, bon gendarme..., t'as tort. (*Il se sauve.*)

Le gendarme, se retournant. Eh bien! épicier, où est-il donc mon prévenu?

L'épicier. V'là qui file..., ma foi.

Le gendarme, appelant. Prévenu, prévenu... Oh! mon Dieu, pas moyen; c'est cet imbécille d'épicier qui m'a fait causer de son fromage.., et pendant ce temps-là... Epicier, rends-moi mon délinquant.

L'épicier. Rends-moi mon cacis.

Le gendarme. T'es de complicité...; tu vas te rendre au poste pour répondre au sujet de l'invasion de mon captif...

L'épicier. En v'là une sévère, il m'a bu mon cacis, mangé mon fromage, et il veut me mener au corps-de-garde! Sous Mangin, ça serait pas arrivé comme ça...

Le gendarme. Ah! carlisse, tu parles de Mangin... Marche.

FIN.

Voilà l'homme sans pareil, qui donne des lavemens et fait des envois dans l'intérieur ; il rase, vend toutes sortes de confitures et de cire luisante ; plaide les procès et ferre les ânes ; enseigne la danse, raccommode la faïence et joue la comédie : le tout proprement et à bon marché.